

GAËTANE DE MONREUIL

La vengeance d'une morte



BeQ

Gaëtane de Montreuil

Pseud. de Géorgina Bélanger

(1857-1951)

La vengeance d'une morte

contes et nouvelles

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 662 : version 1.0

La vengeance d'une morte

Numérisation :

Wikisource.

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Édition de référence :

Librairie Beauchemin, 1926.

La vengeance d'une morte

Je m'étais arrêtée dans ma promenade à travers la forêt, impressionnée par le mystère d'une tombe d'enfant isolée sur le versant de la colline.

Une riche épitaphe en marbre blanc, arrachée de sa base et renversée sur le sol, attestait que cette fillette dormait depuis quatre-vingts ans son suprême sommeil, dans le silence de cette solitude, sous la seule protection des grands pins amis, qui épandaient leurs rameaux puissants au-dessus du tertre ravagé et du mur d'enceinte éboulé. Des oiseaux avaient bâti leurs nids dans les crevasses mêmes du tombeau ; mais les oisillons avaient déjà déserté leur berceau aérien, et la tombe délaissée était lugubrement silencieuse, ce matin d'été où je m'y arrêtai pour la première fois.

Devant les vestiges de cette sépulture

luxueuse, je songeais à la douleur, à la dévotion des parents, qui avaient voulu donner à la mort tout ce que l'amour peut lui donner : des larmes, des regrets, une pierre tombale qui garde de l'oubli le nom qui nous est cher.

Un pâle rayon de soleil filtrait entre les branches, se posant comme une caresse sur le sépulcre en ruine. Cela me fit l'effet d'un baiser maternel à la tombe virginale. Deux petites fleurs bleues, qui s'épanouissaient au milieu du tertre, m'apparurent comme de grands yeux doux s'éveillant sous la caresse matinale.

Je revoyais le blanc cercueil et le lent cortège qui avait dû l'accompagner vers sa demeure suprême et poétique, je revoyais la petite morte en sa robe de mousseline vaporeuse comme un rêve, je revoyais la mère en deuil, étouffant ses sanglots...

À ce moment, j'entendis les branches craquer derrière moi et la voix d'un gamin qui me disait bonjour. Je me retournai, regrettant l'intrusion de ce visiteur. Mais lui, sans remarquer la froideur de mon accueil, vint s'arrêter auprès de moi. Je le

connaissais, c'était le fils de ma blanchisseuse et il avait déjà, à treize ans, une réputation bien établie de larron.

Ce matin-là, je remarquai dans ses yeux gris une expression d'audace et de convoitise qui m'inquiéta. Me voyant penchée sur le marbre brisé, cherchant à déchiffrer l'inscription que la mousse avait envahie, il me dit : « Cela fera un beau perron à notre maison, cette grande pierre plate. »

Je sursautai à l'idée de ce sacrilège : « Garde-toi bien d'enlever ce marbre, il ne t'appartient pas. »

Mais lui, tenace et trahissant d'un mot le fond de son âme et le jugement précoce qu'il portait sur l'humanité, me répondit : « C'est aussi bien que je la prenne que de la laisser prendre par un autre, puisqu'elle n'est à personne, cette pierre-là. »

— « Tu te trompes », lui dis-je, « elle appartient à la petite morte qui est là, sous la terre. »

Mais l'affreux garnement riposta, cynique :

« Peut-être bien que c'est à elle, mais elle ne pourra toujours pas venir la reprendre, si je l'emporte. »

Voulant à tout prix l'empêcher de commettre cette mauvaise action, je tentai d'émouvoir son cœur en frappant son imagination : « Tu n'en sais rien, répondis-je, les morts se vengent, parfois. N'aurais-tu pas quelque scrupule à voler cette petite ? Vois, elle avait à peu près ton âge. Elle était heureuse, elle était riche, ses parents l'adoraient et pouvaient la combler de cadeaux ; mais un triste jour, elle est morte. On lui a mis une belle robe blanche, on l'a couchée dans un cercueil de velours et de soie, on l'a couverte de fleurs, puis on l'a enterrée, seule dans cette immensité, parce qu'il n'y avait pas, à cette époque, un cimetière de sa religion dans la contrée ; et cette pierre est tout ce qui la rappelle en ces lieux où elle a vécu.

Ici, dans cette solitude, la mère pouvait encore s'entretenir avec sa fille ; sur ce marbre blanc que tu veux lui voler, elle venait s'agenouiller et pleurer ; elle parlait à l'âme de l'enfant qu'elle

chérissait. Si tu enlevais cette pierre arrosée de ses larmes tu aurais toujours en ton esprit la vision de cette femme en deuil abîmée dans sa douleur, tu entendrais la voix de la petite morte te reprocher ton sacrilège. Tu ne pourrais pas être heureux avec un tel larcin sur la conscience. »

Le gamin écoutait avec étonnement, mais il me semblait apercevoir dans son regard une étrange lueur d'arrière-pensée et de moquerie.

Cependant, lorsque je le quittai, je pensais l'avoir converti au respect de cette sépulture.

Hélas, le lendemain matin, passant sur la route, vis-à-vis la demeure de ce méchant garçon, je pus constater que j'avais prêché dans le désert.

Devant la porte, la face renversée dans l'herbe, le marbre funéraire était descendu au rôle de perron.

L'apparence misérable de la maisonnette prit de ce fait, à mes yeux, un air tragique et sépulcral.

J'eus l'idée d'entrer pour reprocher à la mère d'avoir permis cette profanation, mais je ne sais

pourquoi j'hésitai à marcher sur ce marbre, où la pluie qui commençait à tomber frappait avec un doux bruit de larmes.

Je remis ma visite à un autre jour.

*

J'achevais de prendre mon café sur la véranda de l'antique maison en pierre où je m'étais installée pour les vacances.

De cet endroit, je pouvais voir les grands pins qui entouraient le tertre abandonné, et je songeais à la petite morte : une mystérieuse sympathie s'était établie entre son âme et la mienne, depuis que je m'étais arrêtée sur sa tombe. Je ne voulais pas m'en aller sans lui avoir fait rendre sa pierre tombale, mais je prévoyais les ennuis qu'il me faudrait subir pour obtenir cette restitution, sans compter que je pouvais toujours redouter une nouvelle rapine de la part du mauvais garnement qui l'avait enlevée ou de ses pareils.

J'allais rentrer, lorsque j'aperçus la mère du

jeune voleur qui s'avavançait vers moi avec une mine humble et contrite que je ne lui avais jamais vue.

D'une voix hésitante, elle me dit : « Madame, je voudrais vous parler un instant. »

— « Je vous écoute », lui dis-je d'un ton encourageant et lui montrant un siège.

Elle commença, en cherchant ses mots avec embarras : « Mon Victor l'a emportée, la pierre que vous savez, malgré tout ce que vous lui avez dit. Mais, je vous assure que ça ne nous a pas porté chance de l'avoir devant la porte ; depuis hier seulement qu'elle est là, tous les malheurs nous sont arrivés.

D'abord, mon pauvre Victor, il est bien malade, c'est à cause de lui que je suis venue vous trouver. Hier après-midi, comme il se chamaillait avec son petit frère, il est sorti en courant et est tombé sur la pierre. Il s'est fendu la tête ; que c'était effrayant à voir ! Il a fallu aller chercher le médecin. Je vous mens pas, il saignait comme un bœuf.

Il a battu la campagne toute la nuit et parlait sans cesse de la femme en deuil qui pleurait à la porte, sur la pierre. Il demandait de la chasser, et il vous appelait pour lui dire de s'en aller. Ça me fendait le cœur, et j'ai eu envie de venir vous chercher en plein cœur de nuit, et malgré la tempête qu'il faisait. C'est Pierre qui m'en a empêchée, parce qu'il ne pouvait pas rester seul avec un malade, éreinté comme il l'est. »

— « Quoi, votre mari est malade aussi ? » demandai-je avec quelque surprise, car je l'avais vu, la veille, bien portant.

« Ah oui, il est au lit, lui aussi, et c'est encore la faute à cette satanée pierre. Vous savez que mon mari prend un coup de temps en temps, ce qui ne l'empêche pas d'être un bon garçon, craignant Dieu et faisant bien sa religion. Hier soir, il est arrivé, pas plus saoul que de coutume, et il vous dira lui-même qu'il ne sait pas comment ça se fait qu'il soit tombé le dos en plein sur le coin de la pierre. Il est resté au coup et il m'a fallu le ramasser, ce qui n'était jamais arrivé. Je vas dire comme on dit : « Des fois il

branlait un peu sur ses jambes, mais il n'avait jamais tombé en rentrant. »

C'est bien visible que tout ça n'est pas naturel, et si vous vouliez venir voir mon Victor et faire reporter la pierre à sa place, on serait bien content. Il ne faut pas en vouloir à mon Victor, il ne pensait pas plus long que son nez, quand il l'a enlevée. Mais je vous assure qu'il ne recommencera plus.

Depuis qu'il a repris ses sens, ce matin, il demande à vous voir. »

— « J'irai », répondis-je en reconduisant la pauvre femme.

*

Une heure plus tard, j'arrivais chez elle. Victor, en m'apercevant, joignit les mains et dit : « Ah ! madame, je ne pensais pas que c'était vrai que les morts se vengent, mais je vois bien que vous aviez raison ; pardonnez-moi. Je regrette de ne pas vous avoir écoutée. Je vous assure que j'y

toucherai plus à cette pierre, si vous voulez la faire reporter là-bas, car moi je ne peux plus la porter, malade comme je suis, et puis j'ai trop peur de la femme en deuil. Vous l'aviez bien dit qu'elle viendrait pleurer sur le marbre, je l'ai entendue toute la nuit. Et la petite fille est venue aussi, elle m'a traité de voleur. »

Eh bien non, Victor, elles ne sont pas revenues, la petite morte en robe blanche et sa mère en deuil, c'est votre conscience troublée par le remords qui a mis ces images dans votre imagination. Je vous l'ai dit : on ne peut pas être heureux si l'on n'est pas honnête.

Efforcez-vous d'être bon garçon, à l'avenir, et quand vous n'aurez rien à vous reprocher, vous ne redouterez plus la vengeance des morts, ni celle des vivants. »

Mais Victor, incrédule, répondit : « Je vois bien que c'est parce que je suis malade que vous ne voulez pas me le dire, je le sais, allez, maintenant, que les morts se vengent. »

*

J'ai fait reporter dans la montagne le marbre funéraire.

Un lourd secret

I

Saint-Caprice, dans la province de Québec, était un gros village, qui avait toutes les prétentions et tous les défauts d'une petite ville. D'un bout à l'autre de la paroisse, les gens se connaissaient ; ils se connaissaient si bien, que s'il arrivait à un étranger de demander, au premier habitant venu, une indication sur la route à suivre pour se rendre chez Tel ou Tel, l'obligeant campagnard ne manquait jamais d'ajouter – sans y être invité – quelques détails sur l'état des affaires ou le caractère du personnage.

De sorte qu'à l'époque où se passèrent les premiers chapitres de l'histoire que nous allons raconter, si quelqu'un se fût arrêté au hasard d'une rencontre, désirant savoir le nom du

propriétaire de la première ferme à droite, en sortant du village, on lui aurait certainement répondu : « C'est Jérôme Gravin, un bon garçon, pas riche ; sa terre est hypothéquée pour sa pleine valeur, et ça le rend un peu sournois : il s' imagine facilement que tout le monde se moque de lui ou le dédaigne. Il est violent, mais ce n'est pas un mauvais cœur. »

Et si la curiosité avait fait qu'on s'enquît de son voisin, on se serait empressé de dire : « On voit bien que vous n'êtes pas de la paroisse, car vous le connaissiez, à cause de sa fille qui est un vrai rossignol. Elle n'a que quinze ans et chante déjà à l'église, le dimanche. » Un malin aurait peut-être ajouté : « On dirait même qu'elle a le don de rendre les jeunes gens plus dévots, car la grand-messe ne leur paraît plus trop longue, quand elle y chante. Mais tout cela ne vous dit pas le nom du père, c'est Clément Damor, un habitant à l'aise, un brave et honnête homme aussi ; mais il ne faut pas lui piler sur les orteils, comme on dit par ici. Il a le sang vif et se souvient de ce qu'on lui fait, en mal comme en bien.

Avec ça, il adore sa fille, il en est fou, et je vous préviens qu'il ne faut point la regarder de travers. Mais tout le monde, ici, aime cette enfant, on pense généralement qu'elle n'a pas de défauts. »

Et vous auriez pu ainsi faire connaissance avec tous les gens de la paroisse, grands et petits. Mais bornons-nous aux deux caractères qu'il était important de mettre en lumière, pour la clarté de notre récit.

Un bel après-midi de mai, Clément Damor s'en revenait du village, où il était allé faire quelques emplettes avec sa fille, Lucie. En passant devant la propriété de Jérôme Gravin, il vit ce dernier fort excité et de mauvaise humeur, pourchassant une pauvre poulette qui avait osé s'aller promener dans son jardin.

Lorsque Clément fut à portée de la voix, son voisin lui cria, furieux : « Garde donc tes poules, afin qu'elles ne viennent pas gratter mes graines avant qu'elles soient sorties de terre. »

Damor répondit, sur le ton du badinage : « Celle-ci ne m'a pas demandé la permission de

sortir, et je ne lui ai pas donné ton adresse. »

Et comme Gravin avait enfin saisi la pauvre, Damor ajouta : « Lâche-la, afin qu'elle aille raconter aux autres comme tu es aimable et recevant. »

Cette plaisanterie exaspéra Gravin qui, d'un geste brutal, tordit le cou de l'oiseau et le jeta aux pieds de son voisin, en disant : « Voilà comment j'arrangerai toutes celles qui viendront gratter dans mon jardin. »

En voyant la poule inerte, Lucie la ramassa en gémissant : « Ma pauvre Blanchette, qui venait manger dans ma main et pondait un bel œuf, tous les matins. » Elle l'emporta en pleurant.

Cela était plus que n'en pouvait supporter l'endurance de Clément. Il enjamba la clôture et vint planter son poing sur le nez de Gravin. Celui-ci, aveuglé, saisit son adversaire à bras le corps, et il avait eu amplement le temps de prouver qu'il était le plus fort des deux, lorsque des voisins accoururent les séparer.

Damor, rageur et humilié, cria, tandis qu'on

l'emmenait de force : « Tu n'auras pas toujours le dessus. Je t'avertis que si je te prends jamais sur mon terrain, je te ferai ce que tu as fait à ma poule. » Mais bientôt, il se calma et rentra chez lui.

II

Quelques jours plus tard, il faisait une tempête épouvantable ; le tonnerre, les éclairs, la pluie torrentielle concourraient à rendre la nuit épouvantable.

Clément Damor, que le bruit du tonnerre avait éveillé, entendit piaffer ses chevaux, dans l'écurie : « Il doit y en avoir un de détaché, dit-il à sa femme, je vais y aller voir. »

Il s'enveloppa d'un paletot caoutchouté, mit de hautes bottes et s'en alla à l'écurie. Comme il rentrait à la maison, il entendit une bande de jeunes gens, qui revenaient de veiller, et se hâta de fermer sa porte, sans répondre au « Bonsoir, monsieur Damor », que quelques-uns lui envoyaient de loin.

III

Vers onze heures, le même soir, un garçonnet arrivait en courant chez Jérôme Gravin, pour l'avertir que son frère, qui demeurait à un mille et demi, venait d'avoir une attaque d'apoplexie et se mourait.

Jérôme, malgré la tempête, se prépara à partir. Au moment où il allait franchir le seuil, sa femme lui dit : « Tu ne devrais pas passer par le bois chez Damor, après ce qu'il t'a dit. »

Mais Gravin répondit : « Ne crains rien, Clément ne viendra plus se frotter à moi, après la rincée que je lui ai donnée. Et d'ailleurs, comment saurait-il que je traverse son bois, à cette heure ; il doit dormir sur les deux oreilles, si le tonnerre ne l'a pas éveillé. Et même dans ce cas, tu comprends que le temps n'est pas aux promenades d'agrément. »

Le lendemain, les premières personnes qui passèrent par le chemin de raccourci, qui traversait le bois de Clément Damor, trouvèrent

le cadavre de Jérôme Gravin. Il avait été poignardé en plein cœur.

IV

Il est superflu de dire que les soupçons se portèrent sur son voisin. Il fut arrêté et subit un procès long et humiliant. On l'avait entendu proférer des menaces, il avait été vu rentrant chez lui, au milieu de la nuit, le soir du crime. Les circonstances étaient écrasantes, mais on dut le relâcher faute de preuves.

Cependant, la réprobation de ses concitoyens pesait sur lui pour le reste de sa vie.

V

La grande salle de l'Opéra, à San-Francisco, était remplie de spectateurs venus pour entendre la merveilleuse cantatrice, qui tout l'hiver avait parcouru les États-Unis, en une marche triomphale de succès toujours grandissants et d'admiration toujours croissante.

Sur les affiches, on la nommait Lucia Damora. Et cela donnait à sa renommée une petite allure italienne, qui seyait bien à sa physionomie de brunette alerte et pimpante.

Cependant, un journal qui voulait paraître mieux renseigné que les autres, avait dit que cette nouvelle étoile du ciel artistique était une Canadienne-française émigrée aux États-Unis, et qu'un imprésario américain l'avait découverte et lancée. Cette nouvelle, très propre à satisfaire l'amour propre américain, n'avait été démentie ni relevée par personne.

Et deux jeunes hommes, que la réputation de l'artiste avaient attirés à l'Opéra, le soir de la première représentation, ne manquèrent point de se prévaloir de ce prétexte pour s'approcher d'elle.

Au moment où Lucia allait sortir de la scène, au dernier acte, de deux loges situées l'une au-dessus de l'autre, partirent deux gerbes de fleurs qui vinrent tomber en même temps à ses pieds. Elle les releva et vit attachée à chacune et bien en évidence une carte de visite, portant un nom

canadien-français. Surprise et charmée, la jeune fille leva la tête et aperçut deux jeunes gens qui, se tenant debout pour attirer son attention, la saluèrent avec courtoisie.

Ils étaient d'allure distinguée, et cela sembla tout naturel à la cantatrice, que dans cette contrée étrangère, des compatriotes voulussent lui exprimer personnellement leur sympathie et leur admiration. Elle leur sourit et tout simplement rendit le salut. Le lendemain, après le déjeuner, l'artiste ne fut nullement surprise que Pierre Lanterre se fit annoncer et que Julien Carteau se présentât à son tour.

Elle les reçut sans étonnement. Mais les deux hommes, en s'apercevant, eurent un regard de stupeur, aussitôt corrigé par une parfaite aisance de leurs manières.

Lucia Damora ne remarqua pas l'ombre fugitive qui avait assombri le regard de ses visiteurs, et fut enchantée de leur amabilité et de leur savoir-vivre. Ils étaient amoureux de la musique, et cela les mit immédiatement en faveur auprès de l'artiste. On parla d'art et de théâtre.

Lucia, qui semblait avoir ses raisons pour ne pas se raconter, apprécia la discrétion de ses nouveaux amis, qui après avoir simplement dit qu'ils étaient Canadiens-français, pour expliquer leur présence chez elle, ne parlèrent plus de leur pays.

VI

Lucia était à San-Francisco pour une saison, et prit plaisir à recevoir ses deux compatriotes, pour qui elle avait décidément une sympathie marquée.

La jeune fille était d'une sagesse indiscutée, et si elle montrait enfin une préférence, on pouvait croire que son cœur était sérieusement épris. Lucia le croyait aussi ; mais si elle aimait surtout la douceur tolérante, qui était la qualité dominante de Pierre, la fermeté dominatrice de Julien exerçait sur elle un mystérieux empire, dont elle ne savait pas se défendre.

Lorsqu'elle voyait le premier se plier sans conteste à ses moindres caprices, elle éprouvait

comme un regret douloureux de l'avoir contristé ; mais quand Julien, sans avoir l'air de s'en apercevoir, lui imposait sa volonté, elle sentait une jouissance inexplicquée à être dominée par lui. Elle qui voyait tant d'hommes se courber à ses pieds, elle éprouvait un plaisir nouveau à contempler celui-là volontaire et dominateur, malgré la tendresse non dissimulée qu'il lui témoignait.

Les deux jeunes gens, tout en fréquentant assidûment la cantatrice, ne s'étaient plus rencontrés chez elle, et Lucia par une réserve bien compréhensible, ne parlait pas de l'un à l'autre ; de sorte que chacun s'était imaginé qu'il était resté seul dans l'intimité de la jeune fille.

VII

La saison théâtrale était finie et Lucia allait partir le lendemain. Elle était, cet après-midi, avec sa mère, qui ne la quittait pas, occupée à ranger quelques papiers, lorsque Julien arriva. Après quelques instants de conversation, il lui dit

sans autre préambule :

« Lucia, vous ne partirez pas ».

– « Mais, je m'en vais signer un engagement magnifique. »

– « Fi de l'engagement, je suis venu pour vous en proposer un autre ; je vous aime et je veux que vous soyez ma femme. »

Lucia restait interloquée. Julien lui prit la main et la pressa de répondre : « Marions-nous, à quoi bon retarder le bonheur, la vie n'est pas si longue, pourquoi en abrégier encore les heures de félicité, par une hésitation inutile. »

Lucia, hésitante, leva les yeux vers la porte et vit Pierre, qui venait d'entrer sans être aperçu.

Il était blanc comme un marbre, mais marcha vers la jeune fille et lui tendant la main, il dit d'une voix qui trahissait une profonde émotion : « Puisque j'ai involontairement entendu l'aveu de monsieur Carteau et que son secret se trouve maintenant à ma merci – il appuya sur le mot – en regardant Julien d'une façon qui parut le gêner, je le prie d'attendre jusqu'à demain votre

décision et d'accorder encore tout un jour à l'amitié. »

« J'attendrai, dit Julien, en scandant ses paroles, à condition que personne ne profite de ma complaisance pour traverser mon rêve et se poser en rival. »

Il essayait de sourire en prononçant ces mots, mais sa voix avait une note fausse et son visage une expression méchante, qui surprit Lucia. Pierre ne releva pas l'insinuation et semblait avoir repris l'aisance habituelle de ses manières. Il causa jusqu'au moment où Julien prit congé. Alors, il se leva et sortit avec lui.

Lorsqu'ils furent dehors, Pierre, changeant soudainement d'attitude, dit brusquement à Julien, la voix autoritaire : « Julien, je te défends de reparaître chez Lucia. Tu sais bien que tu ne peux pas être le mari de cette honnête enfant. Si tu t'obstines dans tes projets, je saurai bien y mettre obstacle. »

— « Ah ! ricana Julien, voilà que tu mets tes cartes sur la table, et tu crois que je vais m'effacer docilement pour te laisser épouser la

femme que j'aime, et qui m'aime », ajouta-t-il, avec fatuité.

En entendant cette déclaration positive, le visage de Pierre prit une expression tragique : « Lucia, t'a-t-elle dit qu'elle t'aimait ? » demanda-t-il avec un accent d'anxiété, qui n'échappa point à Julien.

– « Ah, cela te tourne le sang de penser que je suis de nous deux celui qu'elle préfère. Pauvre fou, ignores-tu que ce n'est point lorsqu'une femme dit : « Je t'aime » qu'il faut le plus croire à son affection. Lucia, malgré ses vingt ans et ses immenses succès, n'est encore qu'une enfant timide, qui ignore son propre cœur ; mais ses hésitations, ses rougeurs m'ont depuis longtemps révélé son secret. »

« Ignoble fat », murmura Pierre avec dégoût, « c'est sur de si pauvres indices que tu bâtis un si beau rêve... »

– « Ne te mêle pas de mes affaires », répliqua Julien avec colère, « cela sera mieux pour toi. »

– « Hélas, je sais ce dont tu es capable », dit

tristement Pierre, « mais, cette fois, ne t'y méprends point, je dirai tout, plutôt que de te laisser commettre une nouvelle infamie »...

– « Voilà un mot bien extravagant pour qualifier un mariage d'amour », ricana Julien avec une grimace sarcastique. « Je ne te reconnais plus, je te supposais plus de discrétion »...

– « Mon frère », reprit Pierre avec une froide détermination, « je me suis tu, jadis, pour épargner à notre mère un chagrin qui l'aurait tuée, et tu as cru, peut-être, que mon silence était le résultat de mon ignorance. Tu t'es trompé. Et maintenant que notre mère est morte avec la consolation de te croire un honnête homme, je puis parler, et je parlerai, si tu ne renonces pas à tes projets sur Lucia. »

– « Ah vraiment, tu parleras ?... et ne crains-tu point que l'on pense que l'homme intègre, que tu prétends être, s'est tu bien longtemps ?... »

– « Que m'importe ! si Lucia échappe au malheur d'être ta femme. »

– « Et tu espères, sans doute, que pour payer ton beau dévouement, elle consentira à devenir la tienne... »

– « Voyons, Julien », reprit Pierre d'un ton conciliant, « ne me mets pas dans l'horrible nécessité de dénoncer mon frère ; promets-moi de ne plus revoir Lucia. »

– « Je regrette de te contrarier », répondit Julien, « mais ma détermination est prise ; j'aime Lucia et je l'épouserai ». Il souligna cette déclaration d'un éclat de rire insultant et tourna le dos.

VIII

Deux heures plus tard, Pierre retourna chez Lucia, où il voulait devancer Julien. Mais celui-ci était déjà rendu, lorsqu'il arriva.

Les deux hommes échangèrent un regard rapide et plein de défi.

Pierre parla le premier : « Julien, j'avais espéré après notre conversation, que tu ne me

mettrais pas dans la douloureuse nécessité de te dénoncer. »

Ce préambule avait étonné la Cantatrice, qui les regardait sans comprendre ce qui se passait entre ces deux hommes, qu'elle croyait étrangers l'un à l'autre.

– « Qu'est-ce qu'il y a donc ? » demanda-t-elle avec inquiétude.

Pierre voulut répondre, mais il n'en eut pas le temps : « Tais-toi, détestable fou », hurla Julien, en le poussant vers la porte. Mais Pierre se dégagea et revint vers Lucia, qui s'était dressée tremblante et pâle comme un marbre.

– « Ah, tu ne veux pas te taire, fit Julien avec rage, et bien je vais te fermer la bouche. Et vif comme un éclair, il sortit un revolver et tira, puis il s'enfuit affolé.

Pierre avait chancelé en portant la main à sa poitrine. Au bruit de la détonation, un domestique de l'hôtel était accouru. Pierre lui expliqua qu'il venait d'être victime d'un accident, en maniant une arme, et Lucia, sans comprendre le but de

cette légende, l'appuya de son témoignage, puis recommanda d'aller chercher immédiatement un médecin.

Quand le domestique fut sorti, elle se tourna vers Pierre et lui dit :

— « Quel est donc ce mystère qui m'entoure et qui me fait peur ?

— « Vous avez le droit de tout savoir, et je vais tout vous dire. Vous allez me mépriser et me haïr ; ce sera mon châtiment pour la part involontaire que j'ai prise dans l'horrible drame que je vais vous raconter.

« Il y a sept ans, j'étais employé de banque, dans une petite ville du Canada. Je n'avais que vingt ans, mais trois années de service m'avaient déjà gagné l'estime et la confiance de mes chefs.

Comme il arrive assez souvent, dans ces villes naissantes, la maison de banque était un peu isolée, et l'on avait aménagé, au-dessus des bureaux, un petit appartement que j'habitais seul, remplissant ainsi, en plus de mes fonctions quotidiennes, le rôle de gardien de nuit.

Mes parents demeuraient à trois milles et j'allais souvent les visiter, après mes heures de travail. J'aimais beaucoup mon demi-frère, Julien, que ma mère avait eu d'un premier mariage, et qui était mon aîné de trois ans. J'étais d'un caractère doux et timide, lui était tout le contraire. Son ambition inconsidérée lui donnait des idées extravagantes, dont je riaais. Il me traitait, alors, de sentimental et me prédisait un avenir terne de petit fonctionnaire.

Il venait d'être reçu médecin, et ma mère qui l'adorait, avait voulu qu'il s'établît auprès d'elle. Il avait consenti en rechignant, mais la vie d'un médecin de village n'accommodait point ses rêves de fortune.

Il s'en plaignait souvent à moi, lorsque nous étions seuls, et concluait toujours ses jérémiades en me disant : « Pierre, je ne veux pas passer ma vie à peiner, en regardant avec dépit ceux qui ont de l'argent. Je veux ma part de jouissance en ce monde. »

Moi, j'étais content de mon sort et ne comprenais point qu'il ne fût pas heureux.

Un soir, il vint me voir, et dépliant un journal qu'il avait apporté, il m'y fit lire le récit d'un vol considérable, qui avait eu lieu dans une petite ville des États-Unis.

D'audacieux voleurs étaient entrés dans une banque et s'étaient emparé d'une somme énorme. La police n'avait pas été capable de retrouver les bandits :

« Tu vois, comme c'est facile de devenir riche, quand on n'a pas peur », me dit Julien, en forme de commentaires.

Je lui répondis : « Oui, mais cette richesse-là finit toujours par prendre son possesseur ; elle conduit au pénitencier et parfois au gibet. Mieux vaut l'honnête médiocrité avec le repos de la conscience, que la fortune avec la constante appréhension de la justice et la perspective de la prison ; sans compter le remords, que tout honnête homme éprouve à sortir du droit chemin. »

— « Beau moraliste, me répondit mon frère, j'étais venu pour te proposer une bonne affaire, mais je vois bien que tu es trop niais. » Et il s'en

alla fâché.

Le lendemain, j'allai chez mes parents, mais ma mère me dit que Julien était à la ville pour la journée. Je m'en retournai de bonne heure après souper, parce qu'il faisait un temps affreux.

Vers onze heures, j'étais au lit, et j'écoutais le tonnerre qui éclatait avec fracas et la pluie qui tombait à torrent. Tout à coup, la porte de ma chambre s'ouvrit et je vis entrer un homme masqué.

Avant que j'eusse le temps de faire un mouvement, le misérable se jeta sur moi et m'appliqua sur la bouche un mouchoir imbibé de chloroforme. En me débattant pour lui échapper, je lui arrachai son masque et tombai inconscient sur le lit.

Quand je revins à moi, il faisait grand jour et j'étais entouré de plusieurs personnes, qui me prodiguaient des soins. Parmi elles, il y avait un directeur de la banque, deux hommes de police et trois médecins, dont l'un était mon frère.

Julien était très pâle et nerveux ; il m'expliqua

qu'on l'avait prévenu de l'attentat dont j'avais été victime et qu'il était accouru.

Vous ne sauriez pas comprendre ce que je souffris en cette minute ; le monde m'apparaissait sous un nouveau jour.

Lorsqu'on m'interrogea à l'enquête, je dis simplement que l'homme qui était entré dans ma chambre ne m'avait pas parlé et qu'il était masqué.

Cela était vrai, mais sur un si vague renseignement la police ne put retrouver le voleur, qui avait emporté une fortune.

Je conservai mon emploi à la banque et Julien continua quelque temps son existence modeste, à la campagne. Puis, un jour, malgré les supplications de notre mère, il décida de partir pour les États-Unis. Et je n'eus plus de ses nouvelles que par ma mère, à qui il écrivait fréquemment. Dans ses lettres, il ne mentionnait jamais mon nom et j'évitais de parler de lui.

Le lendemain du vol à la banque, on avait retrouvé dans le bois de Saint-Caprice, un homme

assassiné. L'enquête révéla que c'était un brave cultivateur qui se rendait chez un parent malade et qui avait pris un chemin de raccourci qui traversait le bois. On soupçonna l'un de ses voisins avec qui il s'était querellé quelques jours auparavant, et qui faute de preuves, fut relâché. »

À cet endroit du récit, Lucia, qui avait écouté avec émotion, posa la main sur son cœur et murmura : « Mon père, mon pauvre père. »

– « Quoi, dit Pierre avec épouvante, cet homme assassiné, dans le bois de Saint-Caprice, c'était votre père ? »

– « Non, soupira la jeune fille, mais c'est lui qu'on accusa et qui porta toute sa vie l'accablante torture d'être soupçonné. Il en est mort. Et moi, sa fille, pour échapper à l'héritage de cette honte imméritée, j'ai dû abandonner son nom. » Elle se redressa, le front rayonnant : « C'est le Ciel qui vous a guidé vers moi, dit-elle, vous m'aidez à réhabiliter la mémoire de mon père. Je pourrai, alors, porter avec fierté le nom modeste, mais sans tache qui était le sien. »

Pierre avait baissé la tête, et soudain Lucia vit

qu'il pleurait.

– Ô mon ami, qu'avez-vous ? »

Et, d'une voix brisée, le jeune homme reprit : « Lucia, vous ne connaissez encore que la moitié de mon horrible secret, mais vous devez tout savoir. Auprès de l'homme assassiné, on avait ramassé un bouton de manchette brisé. Ce faible indice ne put rien apprendre à la police, mais moi, dans la description qu'on en fit, je reconnus l'un de ceux que j'avais donnés à Julien quelques jours auparavant.

Un horrible soupçon glaça mon cœur, mais espérant me tromper, je demandai à Julien pourquoi il ne portait plus ces boutons de manchettes. Il me regarda d'un air inquiet et méchant :

« Tu en as perdu un », demandai-je en tremblant ?

Il répondit d'un ton brusque : « Eh bien ! oui, j'en ai perdu un, et si tu veux me faire pendre et voir mourir notre mère de chagrin, va-t-en parler de ces boutons de manchettes. »

Et je me suis tu, bégaya Pierre, en inondant de larmes les mains de la femme aimée, qu'il croyait à jamais perdue, pour lui. — Vous serez la première à qui j'aurai avoué que l'homme à qui j'avais arraché son masque, dans ma petite chambre de la banque, c'était mon frère, Julien. »

— « Oh ! je comprends et c'est horrible », fit Lucia en pleurant à chaudes larmes.

— « Ne me chassez pas. Si vous saviez comme j'ai souffert de porter ce secret épouvantable. Mais maintenant, j'irai jusqu'au bout, il faut réhabiliter la mémoire de votre père. »

À ce moment, un domestique entra tout essoufflé et raconta que l'auto de M. Carteau venait de capoter, alors qu'il tournait le coin de la rue à une allure folle, et que celui-ci avait été retiré, mourant, de dessous la machine, qu'on l'avait ramené à l'hôtel et qu'il demandait à voir immédiatement mademoiselle Damor et monsieur Lanterre.

Pierre et Lucia coururent auprès du blessé, qui les reconnut malgré son état désespéré.

— « Je vais mourir, je le sais, dit-il, et cela m'est bien égal, mais je veux réparer un peu du mal que j'ai fait, avant de m'en aller. Pierre, écris ce que je vais te dicter. »

Et il dicta : « J'ai assassiné le paysan de Saint-Caprice, Jérôme Gravin, parce qu'il se trouva dans mon chemin au moment où j'allais cacher l'or que j'avais volé à la banque. Clément Damor était innocent. »

Il eut encore la force de signer cette déclaration, puis, il expira.

XI

Un inconnu qui meurt, dans une grande ville, ne laisse pas de trace ; la foule se referme sur son souvenir comme les flots sur une épave qui sombre. La disparition de Julien ne creusa de vide nulle part. Mais Pierre, qui l'avait aimé, ne put s'empêcher d'en porter le deuil, dans le recueillement de sa pensée ; il avait été trop intimement mêlé aux jours lumineux de son enfance pour qu'il pût ne pas arrêter,

mélancolique et indulgent, son souvenir sur lui aux heures d'inévitable rêverie.

Quelques jours après le triste événement, les journaux du Canada racontèrent qu'un homme qui venait de mourir aux États-Unis, avait reconnu être le meurtrier de Jérôme Gravin et l'auteur du vol de la Banque de Saint-Caprice.

Le nom de cet homme ne fut pas divulgué.

Un mois plus tard, ces mêmes journaux annoncèrent le mariage d'une cantatrice canadienne fameuse avec l'un de ses compatriotes.

Lucie Damor, qui avait repris le nom de son père venait d'épouser Pierre Lanterre.

Son voisin Loisi

Cette année-là, l'été était fort pluvieux, dans la région de Rimouski. Durant un long mois, le brouillard s'était à peine dissipé. Les habitants, dont l'unique distraction était de contempler le golfe Saint-Laurent et de regarder les bateaux s'avancer au caprice de la vague, avaient eu le spectacle uniforme de voiles surgissant subitement du gouffre gris et brumeux, au lieu de la vision gracieuse d'une carène plongeant au loin, comme un grand cygne, et s'avancant avec une majestueuse lenteur.

Mais ce n'était point cette particularité de la température qui avait rendu morose l'humeur habituellement joviale du père Tânis. Non, sa maussaderie avait une autre cause. Depuis un an, la famille Tânis avait un nouveau voisin, M. Loisi, revenu dans sa paroisse natale, après un séjour de vingt-cinq ans aux États-Unis.

Le personnage était arrivé avec un petit pécule, dont il faisait grand bruit, et vivait en rentier, arborant sur son bedon une chaîne de montre grosse comme son petit doigt et dont il secouait les breloques, en affectant des airs d'importance qui le faisaient beaucoup admirer des femmes et un peu jalouser des hommes. Mais nul ne parlait de lui sans l'appeler poliment : « Monsieur », désignation qui, à la campagne, marque une caste.

Il était veuf et faisait volontiers parade de sa galanterie pour toutes les femmes. Une de ces dames, Flavie, l'épouse du père Tânis, paraissait retenir l'attention du rentier.

C'était une maîtresse femme que Flavie et quoiqu'elle se vêtît habituellement d'un court jupon de droguet, tout le monde savait que, dans son ménage, elle portait aussi le pantalon. Quand pour régler les questions de la ferme, elle se campait devant son homme, les deux poings sur les hanches, et que, le verbe claironnant, elle déclarait : « Tânis, tu m'entends, voici comment tu vas arranger ça », le petit homme au teint gris

devenait blême, et l'expression effarée de ses yeux bleus donnait à madame Tânis une haute idée de son gouvernement.

Dans la paroisse, ceux que fréquentait M. Loisi tiraient vanité de cette distinction. Un seul homme n'appréciait point cet honneur, c'était Tânis ; et son apathie était d'autant plus excusable que les visites du voisin cossu coïncidaient systématiquement avec ses absences à lui. Tânis n'était pas un lettré, et par quel chemin la doctrine de Pythagore était-elle venue se nicher dans sa cervelle : mystère. Il savait assez lire pour suivre la Messe dans son *Paroissien*, et peut-être quelque volume égaré de Jean Reynaud était-il tombé dans ses mains. Quoiqu'il en fût, nul plus que lui ne croyait fermement à la métempsycose. Et cette doctrine se mêlait dans son esprit à la croyance aux loups-garous.

Chaque fois qu'un animal perdu se trouvait sur sa route, Tânis, qui était brave et n'avait jamais tremblé que devant Flavie, ne manquait jamais, s'il en avait la chance, de cingler fortement la bête, afin de lui tirer une goutte de sang, et se

sauvait en fermant les yeux, pour ne pas voir celui qu'il pensait avoir délivré. Dans les veillées, le brave homme aimait à causer de son sujet favori, et affirmait qu'il avait pris cette résolution de ne pas regarder les revenants, à cause de l'émotion qu'il avait ressentie, un soir, en voyant sortir de la peau d'un bœuf, un homme dont le nom aurait bien étonné la « compagnie », s'il l'avait divulgué. Mais Tânis était discret, et le nom de ce mécréant ne fut jamais connu.

Depuis quelques mois, cependant, le pauvre Tânis ne bavardait plus volontiers, il était devenu taciturne, et ses amis disaient, railleurs ou compatissants, qu'il avait mal aux cornes.

Or, un après-midi de fin d'été, un voisin accourut chez Tânis apporter la nouvelle que M. Loisi venait d'être foudroyé par l'apoplexie.

— « Est-ce bien certain qu'il est mort ? » demanda Tânis. Et sur la réponse affirmative, son caractère de bon chrétien se confirma dans un geste de pardon : « Que le bon Dieu ait pitié de son âme », murmura-t-il.

Mais Flavie survenant, bouleversée par

l'émotion et s'étant écriée, d'une voix larmoyante, en essuyant ses pleurs du coin de son tablier : « C'est y pas pitoyable de s'en aller comme ça, sans sacrements, un si bel homme, et qui était si monsieur », Tânis rugit, les dents serrées par un accès de rage : « Que le diable t'emporte avec ton beau monsieur. »

Flavie sursauta, étonnée de cette audace inaccoutumée, et glapit d'un ton prophétique et foudroyant « Tu pourrais bien regretter cette parole-là, toi. »

Le soir même, la mégère ayant déclaré qu'elle allait faire la « veillée du corps », son mari s'assit devant la porte ouverte, les pieds nus, les épaules recourbées et les coudes appuyés sur ses genoux, fumant sa pipe de terre culottée, tandis qu'une pensée persistante et pénible accentuait la ride profonde qui séparait ses sourcils.

La pluie tombait lentement en creusant de petites rigoles dans le sable ; parfois quelques gouttelettes, glissant du toit, frappaient le pas de la porte et rejaillissaient en s'émiettant sur les pieds de Tânis.

Mais, tout à sa méditation, celui-ci ne faisait pas attention à cette ondée rafraîchissante, il ne bougeait pas, et seul le panache de fumée de sa pipe disait qu'il était bien éveillé.

Un sourd grondement de tonnerre courut dans le ciel et vint éclater en un éclair fulgurant au-dessus de la maison, suivi d'un épouvantable fracas. Toute la cuisine, où se tenait Tânis avec ses petits, fut éclairée comme en plein jour, et le père aperçut à ce moment, arrêté devant lui, et le regardant de ses gros yeux jaunes inquiets, un énorme crapaud.

L'un des gamins voulut lui faire un mauvais parti, mais Tânis, d'une voix que l'émotion rendait tremblante, l'arrêta : « Fais y pas de mal, mon gars, c'est monsieur Loisi, not'voisin. »

Et dans l'âme ignorante du paysan, un combat héroïque se livra entre sa rancune tenace, la conviction que d'un mot il pouvait envoyer son ennemi chez le diable, et le souci de son propre salut, qui lui commandait de pardonner. Comme il tenait sa vengeance, et quelle vengeance digne d'un dieu.

Ah ! le beau monsieur Loisi, quelle mine apeurée il avait maintenant. Le crapaud restait tapi aux pieds de Tânis. Son attitude humiliée sembla peut-être une revanche suffisante au pythagoricien. Quoi qu'il en fût, le chrétien triompha dans cette âme inculte, et d'une voix solennelle, le brave homme adressa au crapaud ce petit discours : « Je sais ce que tu viens faire ici. Mais, puisque t'es mort, ça sert à rien d'avoir de la rancune ; j'ai mon âme à sauver, et je sais qu'on peut pas entrer au Paradis avec du ressentiment, il faut qu'on pardonne pour être pardonné. T'as eu de grands torts envers moi, mais va-t'en en paix, je te pardonne. »

Le crapaud, qui appréciait peu l'éloquence, fit un bond en arrière et disparut dans la nuit.

Et Tânis, magnanime dans son ignorance, dit en se levant : « Mes enfants, on va réciter le chapelet pour le repos de son âme. »

Le petit Roussin

Dans l'ombre du passé lointain, quand je cherche les visages familiers à mes yeux d'enfant, je revois toujours la physionomie constamment émerveillée du père Brunelle, le grand ami des petits, des pauvres, des bêtes, de tout ce qui était faible, de tout ce qui pouvait souffrir. Le vieux garçon était l'un de ces êtres qui, réputés inutiles, s'acquittent de toutes les besognes infimes qui contribuent au confort des autres, et qui, se croyant une charge, s'efforcent d'être serviables à tous.

Dans son enfance, il avait été malingre et pâlot ; à côté de ses frères robustes et au teint fleuri, il paraissait débile, et sa mère l'avait « gâté » en conséquence. Et de toujours entendre parler de maladies, lorsqu'il s'agissait de lui, le brave homme s'était persuadé qu'il les avait toutes. Il en resta convaincu jusqu'à quatre vingt-

six ans, après quoi il mourut d'indigestion.

À quarante ans, dans sa famille, il était encore considéré innocent ; sa mère disait : « Mon petit », ses sœurs baissaient la voix, lorsqu'en sa présence elles parlaient de certaines choses ; ses frères y allaient à « mots couverts », quand ils s'avisait de badiner devant lui. Simple et bon, Brunelle traversa la vie en la regardant à travers l'étonnement candide d'une âme pure.

En mourant, ses parents l'avaient donné au fils aîné avec le bien familial. Mais, quoiqu'il fût de ce fait rentier, le vieil homme n'en devint pas moins, à la ferme, un factotum : c'était lui qui tenait compagnie aux visiteurs, tandis que les maîtres s'occupaient aux besognes pressées, c'était toujours lui qui surveillait les enfants dans leurs jeux, lui qui soignait la basse-cour...

La basse-cour, c'était là qu'il passait ses plus belles heures : les générations d'oies grasses, les régiments de dindons étaient son orgueil et son honneur. Mais on eût dit que Brunelle savait être partout à la fois ; quand on ne l'avait pas vu passer, on sentait tout de même qu'il était venu,

par l'ordre qui régnait.

Son triomphe, cependant, c'était à Noël. Ce jour-là on comprenait davantage que cet homme mettait tout son bonheur à contenter les autres, son visage placide semblait transfiguré, il était affairé, malgré son allure silencieuse et discrète ; après avoir préparé la table du réveillon, décoré la salle à manger de feston de verdure, de banderoles de papier doré — qu'il conservait économiquement d'une année à l'autre — il s'asseyait, les genoux serrés, les mains jointes sur le ventre, les yeux baissés, écoutant sans y répondre les compliments qu'on lui adressait.

Bien entendu, c'était encore lui qui allait recevoir à la gare, ou au débarcadère, les visiteurs qui avaient annoncé leur venue.

Le vingt-quatre décembre mil huit cent quatre-vingt... certains cousins qu'on attendait, n'étaient pas encore arrivés, quoiqu'il ne restât plus qu'eux à venir, malgré la tempête qui sévissait.

Brunelle avait attelé la carriole de famille et s'en était allé au-devant de ses parents. Mais le train était de trois heures en retard, et ces

messieurs, – découragés sans doute par ce contretemps, – ne s’y trouvaient point.

Le vieux garçon avait humainement remis son cheval dans une écurie du voisinage ! Ayant bien constaté que les visiteurs attendus lui avaient faussé compagnie, il se disposait à reprendre le chemin du logis, lorsqu’il remarqua un grand garçon qui s’engageait résolument dans la route remplie de neige.

– « Mon ami, si vous voulez embarquer avec moi, il n’y a pas de gêne ; j’suis tout seul avec le souvenir de mes cousins ; des passagers comme ça, mon cheval peut en tirer plusieurs, et vous et moi par-dessus le marché. »

– « Ben sûr que j’accepte, c’est pas par fantaisie que je me résignais à partir sur mes pattes, mais, vous savez, autant dire que y a pas moyen de se faire conduire à cette heure icite ; presque tous les habitants sont partis pour la messe de minuit, et ceux qui restent, faut voir s’ils sont pas pressés de sortir du lit pour se mettre dehors, par ce temps de chien. »

– « C’est y possible qu’il y ait du monde

capable de refuser un petit service comme ça », répliqua le vieillard, avec son habituel étonnement de l'égoïsme humain.

– « Ah ! ben, oui, tout le monde n'a pas bon cœur comme vous, Monsieur Brunelle. Y en a pas seulement un qui m'a refusé, mais deux. Après ça, je me suis dit : « C'est toujours pas la mer à boire que de marcher un mille et demi, plutôt que d'aller ouvrir le chemin devant toutes les maisons, pour éveiller des gens qui ne veulent pas se lever ; mieux vaut filer tout droit. »

– « Vous m'appellez par mon nom, vous me connaissez donc ; seriez-vous de la paroisse, par hasard ? »

– Ben sûr que j'en suis et c'est pas par hasard que j'y suis revenu. Il y a dix ans que je suis parti, mais c'est plus fort que moi, quand revient le temps des fêtes, je m'ennuie à mourir. Les grandes villes, voyez-vous, c'est beau, mais c'est pas bon comme chez nous ; tenez, vous me croirez si vous voulez, mais chaque fois que j'assistais à la messe de minuit dans de belles cathédrales, toutes remplies de dorures, et de

fleurs qui sentaient bon comme en plein été, et tous que j'entendais de la musique assez belle pour me faire croire que j'étais en paradis, moi qui n'étais pas habitué à ces magnificences, eh ! bien, je regrettais la petite église de la Rivière-Ouelle, tous qui faisait assez sombre pour ne pas reconnaître ceux qui ronflaient. Le bonhomme Simoneau chantait du nez et Binel faussait de façon comique, mais on connaissait leur voix, et ça faisait encore plaisir de les entendre ».

– « Ah ! vous êtes de la paroisse, j'aurais dû m'en douter ; vous aviez pas l'air écarté, malgré la poudrerie. »

– « Vous me reconnaissez pas, monsieur Brunelle ! j'suis le petit Roussin, du bas de la côte, le fils de Scholastique à Léon... Théodore, vous vous rappelez le petit Théodore qui vous aidait à chasser les belettes de vos poulaillers.

– Ah ! oui, je m'en rappelle, mais vous avez changé ; de vous revoir avec une moustache, ça me fait vieillir.

– Oh ! j'ai pas changé de partout, vous savez que j'étais un assez bon garçon, eh ! ben, je suis

resté à peu près le même ; je veux pas dire que j'ai toujours été un ange, mais j'ai jamais fait de grands mauvais coups. C'est ben assez me vanter. Comment sont mon père et ma mère... ? »

– « Assez ben, pour leur âge, ils ont pas trop vieilli. »

Le jeune homme demanda encore, en hésitant et l'air un peu gêné : « Fait-il remplir sa cruche de rhum, encore, de temps en temps ? – »

Le père Roussin était très connu pour les formidables « cuites » qu'il s'administrait trois ou quatre fois l'an. Personne n'en jasait ; on considérait charitablement cela comme une maladie ; mais le malade n'était pas tendre, pendant ses crises : sa pauvre femme en avait fait une longue et triste expérience. Brunelle, répondit du ton le plus naturel : « Malheureusement, Roussin n'est pas guéri ; c'est pas à son âge qu'on se débarrasse d'une incommodité comme ça ; le pauvre homme mérite pas de reproche, pourtant, il a fait ce qu'il a pu. L'année dernière il a pris la tempérance, mais y a pas apparence que ça lui a fait du bien ; je mentirais, si je disais le

contraire. —

— « Chacun a ses défauts sur la terre, n'est-ce pas, monsieur Brunelle ? »... conclut le fils indulgent ; « je crois ben qui n'y a que vous, Monsieur Brunelle, qui a été oublié dans la distribution de ces présents-là ».

Le vent soufflait en soulevant des tourbillons de grésil qui fouettait le visage des voyageurs ; de temps à autre, le cheval s'arrêtait devant un banc de neige qui formait barrière en travers de la route ; le jeune homme sautait hors de la voiture et courageusement de ses pieds et de ses mains, enlevait l'épaisse couche ouateuse et blanche. Enfin, ils arrivèrent à la maison du père Roussin. Ou n'y voyait aucune lumière ; seul un panache de fumée sortant de la cheminée donnait une apparence de vie à cette demeure hermétiquement fermée.

— « Les vieux dorment », dit le fils ; « vont-ils en avoir une surprise. »

— « La mère, surtout, qui va être contente de revoir son gars, elle qui en parle tant », ajouta Brunelle, en étendant une couverture sur le dos

du cheval ; « j'entre avec vous, pour voir la mine qu'elle va faire. »

Les deux hommes s'avancèrent, Théodore frappa à la porte du tambour. Personne ne répondit ; il frappa plus fort, mais sans plus de succès, ils essayèrent à la fenêtre, mais rien ne bougea.

« – C'est pas naturel », déclara Brunelle, en élevant sa lanterne, qu'il appliqua sur le carreau, afin de voir à l'intérieur de la maison.

– « À moins qu'ils soient à la messe de minuit », murmura le fils inquiet.

– « Pourtant, par ce temps-là, ça n'a pas de bon sens », ajouta le vieillard.

– « Dans tous les cas, il faut que j'entre », reprit le jeune homme, et appuyant son genou sur la porte, il expliqua : « Je réparerai les dommages ». Et d'une poussée vigoureuse, il enfonça les planches légères.

À ce moment, on entendit dans la maison le bruit de voix, des invocations entrecoupées et le déplacement d'un meuble lourd auprès de

l'entrée.

— « Il se passe des choses curieuses là-dedans », dit Théodore. « Y n'y a pas à marchander, il faut que j'entre. Aidez-moi, monsieur Brunelle. »

Ils réunirent leurs forces ; la porte craqua. D'un nouvel effort, ils l'entrebâillèrent et le jeune Roussin, son bonnet de fourrure enfoncé jusqu'aux yeux, serré dans son capot de chat sauvage et la barbe blanche de givre, se glissa avec peine dans l'ouverture ; son compagnon, plus mince, passa facilement, tenant son fanal élevé au bout de son bras tendu.

Et le fanal de Brunelle éclaira une scène étrange : le vieux Roussin, la face congestionnée, les yeux sortant de leurs orbites, brandissait sous le nez de son fils la grande croix de tempérance en criant d'une voix haletante : « Va-t-en, satan, va-t'en, satan. »

Le pauvre Théodore, interdit, voulait s'avancer vers son père, mais le bonhomme criait, en le repoussant : « Apporte l'eau bénite, Célanire, apporte l'eau bénite. » Et il se mit à

frapper comme un forcené avec la croix, qui vola en éclats.

À la fin, le jeune homme enfla sa poitrine et cria d'une voix de stentor en jetant avec dépit son bonnet sur la table : « J'suis Thodore, vot'garçon. » Et d'un ton apitoyé : « C'est y pas pénible de se mettre dans des états pareils... Voyons, le père, vous reconnaissez pas vot'Thodore. C'est pas des façons de me recevoir comme ça. Ousqu'est Mouman ? »

Les rideaux du grand lit à colonnettes s'écartèrent prestement ; on vit d'abord apparaître la tête à la fois effarée et réjouie de la mère Roussin. Un instant après, elle étreignait son Théodore. « Mon Théodore, comme t'es beau... Et dire qu'on l'a pris pour le *yabe* », ajouta-t-elle en regardant son mari avec reproche.

Pour excuser la réception insolite, elle expliqua : Le père était en ribote, et il faisait yenneque répéter : « Que le yabe t'emporte. » C'est pas des choses à dire, ça. J'avais beau lui répéter de pas prononcer ces mots-là, ça lui faisait faire pire ; à la fin, il y avait pas cinq minutes qu'il

l'avait dit, quand on entendit des grelots près de la maison et des coups à la porte. Pas besoin de vous dire si j'ai commencé à avoir souleur, ça été le reste quand j'ai aperçu une lumière qui se promenait d'une fenêtre à l'autre. Là j'ai plus eu de doutance : c'est bien le yabe que je me suis dit, parce que c'est ben connu que quand on l'appelle il vient. À preuve que, pas plus tard que l'année dernière, la mère Soucy l'a vu, sous la forme d'un gros chien, à côté de son homme, qui tempêtait depuis deux jours en appelant le yabe que ça faisait dresser les cheveux sur la tête. »

– Parlons plus de ça, dit le fils Roussin, puisque nous revoici ensemble, c'est le principal, c'est tout. »

Son compagnon profita de l'accalmie pour s'esquiver mais non sans avoir reçu les remerciements de toute la famille.

Une heure plus tard, quelqu'un lui demanda des nouvelles de l'inutile course qu'il avait faite durant la tempête.

Et le discret vieillard, qui d'ordinaire se contentait d'écouter parler les autres, nous

raconta avec de grands gestes tragiques et une mimique parfaite la réception au petit Roussin du bas de la côte.

Brunelle en était bouleversé ; cette aventure comptait dans sa vie et pour une fois que l'émotion le rendit bavard, il obtint un succès d'éloquence et un tonnerre d'applaudissements !

Mais, quoi qu'on l'en priât souvent, plus tard, il ne voulut jamais renouveler son triomphe.

Laquelle ?

Elle avait déjà sept ans, la gamine espiègle qu'était Paule d'Auterre lorsqu'on présenta à son baiser la petite sœur que le Ciel venait de lui donner. Jusque-là, elle avait joui entièrement des caresses maternelles et des gâteries qu'on n'avait pas ménagées à cette enfant unique et charmante.

On redouta, un instant, qu'elle témoignât quelque dépit envers la rivale qui venait ainsi inopinément réclamer sa part de la tendresse filiale ; mais, au contraire, on la vit s'éprendre tout de suite d'un engouement extrême pour cette « poupée animée » qu'elle réclamait à toutes les heures du jour. Afin qu'on lui permît seulement de l'embrasser, elle promettait d'être sage et pour obtenir qu'on la posât un instant sur ses genoux, elle fût restée tranquillement assise, pendant une heure.

Plus tard, à mesure que le bébé grandit, cette

sollicitude de son aînée sembla croître avec lui et lorsque sept années après sa naissance, une maladie cruelle autant qu'imprévue en fit une triste orpheline, il resta auprès d'elle, pour veiller sur son enfance isolée, une adolescente, déjà femme par le cœur. Merveilleusement douée pour la tâche que semblait lui tracer la Providence, cette dernière accepta son rôle de mère d'autant plus volontiers et se prit à cultiver l'âme de sa sœur avec un soin jaloux. Le sol était souverainement propice d'ailleurs ; le grain des bons exemples et des saines leçons qu'on y jetait portait des fruits précoces.

À dix-neuf ans, Yolande était déjà une jeune fille accomplie : instruite et bien élevée, possédant, par-dessus tout, les qualités particulières qui font la supériorité de son sexe. Elle ressemblait, moralement, à son aînée, car celle-ci, en se dévouant à l'éducation de la « petite », avait façonné son cœur pareil au sien : trop pareil, peut-être, hélas ! Ces deux sœurs si étroitement unies par les liens de la plus profonde affection semblaient des fleurs écloses sur la même tige, l'une ayant atteint son plein

épanouissement, tandis que l'autre était un bouton prometteur. La première réalisait déjà tout ce dont la dernière était encore une espérance.

La régularité des traits, l'éclat du teint et toutes les particularités de la beauté éphémère, qui séduit un instant sans pouvoir retenir sa conquête, n'étaient pour rien dans le charme captivant de leur personne.

La grâce émanait d'elles ; elles prenaient l'âme sans éblouir le regard. En présence des deux, l'amour, près d'éclorre, devait hésiter, mais une fois épanoui à la chaleur des grands yeux noirs de Paule ou sous la flamme adoucie des prunelles aux transparences de mer de Yolande, il devait être éternel.

Pierre d'Algy, qui depuis deux mois avait inopinément retrouvé ses cousines, après cinq années d'absence, ce sceptique qui avait trimballé les belles années de sa vie sous les cieux de tous les pays et brûlé, précocement, les chères illusions de sa jeunesse à la flamme éphémère d'amourettes sans poésie et sans rêve, ce blasé subissait, maintenant, toutes les anxiétés de

l'indécision et du doute. Il sentait au fond de lui-même un émoi auquel il n'était pas accoutumé, s'oubliait, souvent, en de longues songeries, où passaient alternativement une suave figure de brune encadrée de la masse soyeuse de cheveux d'ébène ou un gai minois de blonde couronné d'or.

Mais que son souvenir se posât sur le front doucement grave de Paule ou qu'il s'arrêtât à la bouche fleurie de Yolande, il éprouvait la même sensation indicible de trouble, d'impatience et de regret.

— Je ne suis plus moi, disait-il parfois, en scrutant le fond de sa pensée ; non, je ne suis plus moi ; mais laquelle de ces fées charmeuses m'a donc, ainsi, transformé ? J'aime ma cousine, je le sens bien aux vibrations inaccoutumées de mon être, mais... laquelle ? J'affectionne l'une de la surabondance de ma tendresse pour l'autre... mais laquelle ?

Une nuit il rêva de l'aînée. Il la revit, fillette à la robe courte, aux nattes flottantes, penchée sur

la frêle enfance de sa sœur, veillant sur elle avec l'attention religieuse et soutenue d'un ange de Dieu dépêché auprès de la pauvrete.

Lorsqu'il s'éveilla, le soleil faisait jaillir des gerbes étincelantes des flacons étalés sur sa toilette, de la dorure, des cadres, des pommes en cuivre, du lit et semait des parcelles de diamants à tous les objets emplissant la chambre. Comme si son esprit eût pris une lumière à ce ruissellement, il s'écria joyeux : « C'est Paule que j'adore. N'est-elle pas la femme incomparable qui a su faire de sa sœur une autre femme supérieure ? »

Un gai refrain lui vint aux lèvres et, après son déjeuner, ce fut encore en murmurant une romance sentimentale qu'il s'engagea dans le sentier perdu conduisant à la maison de ses parentes.

Sur l'indication de la vieille bonne qui vint lui ouvrir, il alla, sans façon, surprendre les deux orphelines, assises à l'ombre d'un grand arbre, tout au bout du jardin.

Yolande lisait à haute voix l'incomparable

roman de Lamartine « Graziella », tandis que sa sœur travaillait à une dentelle merveilleuse de finesse et de beauté.

Elle en était à ce passage où la fille du pêcheur, ivre d'amour devant l'aimé qui l'a retrouvée dans la grotte, où elle était allée cacher son désespoir, s'écrie : « Je ne sais pas si tu m'aimes ; je ne t'ai jamais demandé de m'aimer... mais moi, je t'aime... »

Elle avait prononcé ces paroles d'une voix chaude et vibrante.

Le jeune homme, que la liseuse n'avait pas aperçu, les cueillit au volet, se découvrant, lui dit en la saluant d'un air rieur :

– À qui donc, Cousine, adressez-vous cet aveu brûlant, capable de faire perdre la tête au plus sage des hommes ? »

– « Mais, répondit-elle rougissante et intimidée, je... je... lisais *Graziella*. »

– « Graziella ! oui, je me souviens : c'est une douce et belle idylle. Je l'ai lue là-bas, dans un coin pittoresque de l'Italie, et je me disais :

qu'entre la gloire de Lamartine et le bonheur d'être aimé comme il le fut de Graziella, je choisirais, sans hésiter, ce dernier avantage. »

Il avait souligné sa pensée d'un regard furtif à l'adresse de Paule.

— « Je vous croyais moins sentimental », balbutia-t-elle, pendant qu'un nuage rose glissait sur son visage ; « je suis heureuse de faire cette découverte. »

— « Vous êtes-vous donc jamais préoccupée de savoir ce que je suis ou ce que je pourrais devenir », ajouta-t-il d'un ton singulier ?

— « Mais n'êtes-vous pas mon cousin, un peu mon frère, par conséquent ? »

— « Votre frère ? » répéta-t-il comme dans un rêve. Et ses yeux, inconsciemment, cherchèrent ceux de Yolande.

Il les surprit braqués sur lui, avides et parleurs. Telle la pierre adroitement lancée dans une onde limpide fait ruisseler les gouttelettes du courant qui, tout à l'heure, coulait tranquille, comme s'ignorant lui-même, le secret de cette âme

ingénue jaillissait de ses prunelles honnêtes.

Et, devant cette enfant, à qui les amères déceptions n'avaient pas encore enseigné les ruses derrière lesquelles doit forcément se retrancher, parfois, la dignité féminine, devant cette candeur confiante qui ne songeait même pas à dissimuler la tendresse débordante de son cœur, l'homme se troubla et sentit tous ses doutes lui revenir. Son âme se reprit à flotter indécise, ballottée par l'incertitude ; tantôt portée vers l'aînée dans un élan irrésistible, l'instant d'après, rejetée vers la cadette avec une furie irraisonnée.

Telle la vague qui déferle ses dentelles sur le rivage, puis s'éloigne, ramassant ses frisons, et va les porter plus loin pour les reprendre aussitôt et revenir les déployer encore au premier point qu'elle a touché, ainsi les désirs et les aspirations de Pierre allaient de l'une à l'autre des deux jeunes filles.

Il retourna au logis, mécontent de lui-même et, lorsqu'il se retrouva seul dans son appartement de garçon, il lui parut vide, froid ; les objets rares qu'il avait collectionnés à grands frais lui

semblèrent dépourvus d'intérêt. Il brisa d'un coup de canne la figure d'un dieu païen qui grimaçait sur une potiche des Indes ; puis, jetant au hasard son chapeau à droite et ses gants à gauche, il se laissa choir dans un fauteuil, et, la tête renversée en arrière, il se prit à songer.

— « Mais oui », se dit-il, après un moment, « ce sont les grands yeux doublés d'âme de Yolande, qui m'ont pris le cœur ; c'est elle que j'aime, j'irai demain le lui dire : À quoi bon différer le bonheur ? La vie n'est-elle pas déjà trop courte et trop pauvre en félicité ? »

Calmé, maintenant, par cette nouvelle résolution, il ne laissa pas, cependant, de trouver ce jour, qui le séparait d'un lendemain si solennel, long et terne comme un printemps sans fleurs.

Après le départ de leur visiteur, les deux sœurs avaient repris leur place sur le banc de mousse.

— « Que penses-tu de notre cousin ? » demanda l'aînée.

– « Et toi-même ? » fit la cadette.

– « Ce n'est pas une réponse, cela ! »

– « C'est vrai, mais tiens, puisque tu veux savoir, je pense qu'il est beau et qu'il doit être incomparablement bon. »

Et très bas, comme se parlant à elle-même :
« Elle sera bien heureuse celle qu'il aimera. »

– « Comme tu dis cela ; prends garde, sœur, d'aller inconsciemment suspendre ton cœur à la moustache en crochet du grand cousin. »

Et la voix de Paule, en disant cela, avait une note brisée.

– « Ô mon Dieu ! » pensa-t-elle, « si elle allait l'aimer, et, pourtant, n'est-ce pas moi que son regard anxieux est venu interroger, lorsqu'aux lauriers du sublime poète, il préférerait simplement la couronne de l'amour partagé ?... »

– « Mais non, mais non, je n'ai pas voulu dire cela, se défendait l'adolescente ; je sais bien, va, qu'un grand garçon, grave et sérieux comme Pierre, ne saurait s'éprendre d'une petite fille

sans mérite telle que moi. Tiens, j'ai l'idée que la femme qui lui plaira devra être belle, savante, célèbre même ? »...

— « Comme tu y vas, interrompit Paule ; viens déjeuner plutôt. Nous n'avons, ni toi, ni toi, l'expérience nécessaire pour juger le cœur de l'homme, ce labyrinthe où de plus sages n'y voient goutte. »

Et, jusqu'au lendemain, il ne fut plus question du cousin, entre elles. Mais lorsqu'il parut, à l'heure accoutumée, à la barrière du jardin, deux âmes, d'un commun élan, volèrent au-devant de lui. Et leur fluide, enveloppant la sienne d'une ivresse intermittente et magnétique, il se sentit encore un instant enlevé sur les ailes de l'espérance d'un bonheur nettement dessiné, et repoussé brusquement dans les angoisses du doute cruel.

Et de nouveau il partit en se taisant.

Mais lorsqu'il s'agit de sentiment, du plus pur et du plus puissant des sentiments, la perspicacité féminine ne saurait être longtemps en défaut. Paule avait surpris la souffrance de cet être cher,

bien mieux, elle en avait deviné la cause.

Et ce soir-là même, pendant qu'elle et sa sœur, dans leur chambre commune, travaillaient à leur toilette en vue du dîner qui, à cause de la visite d'une tante et de quelques amis de couvent, devait avoir un caractère plus soigné, elle résolut de confesser Yolande. Ce fut facile, cette jeunesse ardente ne demandant qu'à jeter dans une oreille complaisante, des confidences de ses intimes pensées. Les oiseaux chanteurs dans la sérénité de l'aurore égrènent les notes vibrantes d'un refrain joyeux, sans se demander si leur voix n'ira pas arracher au sommeil bienfaisant, pour l'oubli qu'il apporte, quelque pauvre créature endormie sur l'herbe humide et verte. Ainsi, la jeune fille, ignorant que sous les débris de son rêve, elle broyait le cœur de sa sœur, lui fit l'histoire de son amour.

« J'aimais mon cousin sans le savoir, il me semblait que sa présence illuminait tout autour de lui et qu'en se retirant il emportait la lumière. Je sens maintenant que s'il disparaissait de ma vie, je périrais misérablement comme ces plantes

avides de soleil qu'on essaye en vain de cultiver à l'ombre !... C'est la première éclosion de mon âme, mais je sais qu'elle ne pourrait pas refleurir ! »

À table et toute la soirée, Pierre fut éblouissant d'esprit. Yolande était bien la reine de ce petit groupe, mais Paule, avec le nuage de mélancolie que lui mettaient au front de secrètes préoccupations, parut à son cousin enveloppée d'une poésie touchante contre laquelle il ne put se défendre. Lorsque, après le repas, la compagnie se dispersa dans le jardin, il s'approcha d'elle et s'isolant de quelques pas de la troupe joyeuse il lui souffla sans préambule :

« Paule, vous êtes triste ? Dites-moi ce que vous avez ; ne pouvez-vous déchirer pour moi ce voile qui assombrit vos traits en ce moment ?

Je ne vous ai jamais vue ainsi et cela me fait souffrir d'être réduit à supposer que vous avez quelque chagrin ? »

— « Vous vous trompez, mon ami. J'ai un peu

de migraine, voilà tout ; mais tenez, déjà, cet air frais me fait du bien », et, avec un sourire étrange, elle répéta : « Vous vous êtes trompé ; la perspicacité masculine commet souvent de ces écarts. Mais vous êtes bon, merci de votre sympathie... »

— « Ma sympathie ?... interrompit-il, vous qui dites si facilement du mal de la finesse des hommes, n'avez-vous pas l'idée que votre clairvoyance pourrait bien être aussi en défaut. »

Il y avait de la tristesse dans sa voix. Elle s'en étonna et leva sur lui ses grands yeux interrogateurs. Une larme contenue humectait le velours sombre de sa prunelle et donnait à son regard une expression d'irrésistible attirance.

Il n'y put tenir et, lui prenant les mains : « Paule, dit-il, je vous aime ; ne l'avez-vous pas deviné ? »

Mais elle, retirant brusquement ses doigts, éclata en sanglots : « Vous me faites de la peine ; lorsque ma mission auprès de ma sœur sera terminée, Pierre, ma vie appartiendra à Dieu seul !...

Mais j'espérais que vous l'aimeriez, elle, cette enfant si pure, si naïve, dont l'âme, inconsciemment, s'est tournée vers vous, comme ces délicates fleurettes qui cherchent, sans savoir pourquoi, les caresses du soleil. De quelque côté qu'on les pose elles se redressent ou s'inclinent assoiffées de sa lumière ; ainsi la jeunesse de Yolande gravite vers vous. Ne sauriez-vous pas la comprendre ? »...

Pierre était devenu subitement rêveur : « J'aurais dû le pressentir, fit-il, vous n'êtes pas de la terre ; vous ne vous y êtes attardée que pour y construire le bonheur de votre sœur. Eh ! bien, soyez satisfaite, Yolande sera heureuse, car je puis encore vous aimer en elle. C'est votre esprit que vous avez soufflé dans son âme ; ce sont vos vertus qu'elle reflète... »

Le lendemain, à sa blonde cousine, Pierre apportait la bague des fiançailles. Enivrée de joie, elle faisait mille projets d'avenir ; cependant, une goutte amère glissa dans la coupe de sa félicité, lorsqu'elle apprit que Paule, au lendemain du mariage, prendrait le voile chez les Dames du

Sacré-Cœur.

Mais elle aimait, elle était aimée, elle était heureuse : elle se consola, ignorant toujours de quel prix avait été payé son bonheur !

Petite araignée

« Ô mon Dieu ! c'était un rêve ; mais je m'éveille : merci. »

Je travaillais, hier soir, à une nouvelle, et j'en étais à écrire ces paroles, lorsque tomba tout à coup sur mon papier, venant je ne sais d'où, quelque chose comme une graine rose, petite et brillante, au point que je la pris pour une perle de minuscule grosseur.

Cette perle avait la vie : je le constatai bientôt en la voyant courir et se promener au milieu de mes pattes de mouche avec une dextérité et un sans-gêne qui m'amusèrent un long moment. Posée sur le sommet d'un l, ou perchée sur la flèche d'un t, elle semblait contempler de son haut les lettres plus courtes et misérablement tordues qui gisaient tout en bas ; ou bien, prise d'une fantaisie coquette, elle s'arrêtait dans l'œil d'un o, encadrant le cristal rosé et transparent de

son corps mignon d'un cercle noir qui en faisait mieux ressortir la beauté de couleur. Tantôt elle glissait entre les lignes raides, pressée et craintive ainsi qu'une jeune châtelaine allant, par l'allée ombreuse et pleine de mystère du grand parc, à son premier rendez-vous, ou encore s'attardait avec la nonchalance et l'air chez soi d'une déesse errant dans les sentes parfumées et fleuries de son Éden.

Il y avait longtemps déjà, que l'imagination distraite par les espiègleries de la petite visiteuse, je laissais ma plume immobile au milieu d'une large tache, son dernier exploit, quand, soudainement revenue au sentiment du devoir, je voulus reprendre mon travail. Reconnaisante à la pauvrete d'un instant de rêve et d'oubli, je n'eus pas cette pensée, pour me débarrasser d'elle, de l'exterminer – sentiment naturel au cœur de l'homme, qui sacrifie sans pitié le jouet qui l'amusa hier, mais dont s'est lassé son caprice. Je soulevai la page à demi noircie d'encre, sur laquelle trottait la voyageuse, et fis doucement glisser celle-ci sur l'une des feuilles éparses encombrant ma table.

Étourdie, sans doute, par cette dégringolade que j'avais cependant atténuée de mon mieux, elle resta longuement immobile et... vrai ! je sentis quelque chose au cœur en pensant l'avoir tuée... Mais se relevant bientôt et sans rancune, plutôt téméraire, elle revint caracoler jusque sous les pieds mêmes de ma plume, qui grinçait en vain pour l'avertir du danger.

L'importune ! fis-je soudainement
impatiente, et, brutale, j'allais peut-être... Oh !
mais non, une pensée salutaire traversa mon esprit. « Araignée au matin : chagrin ; araignée au soir : espoir ! »... Il n'était pas minuit : « À Dieu ne plaise, fis-je radoucie, que je n'assassine à cette heure ni toi, ni aucun de ta famille, infime créature qui viens me parler d'espérance : vis, tel est mon désir et puisse l'illusion promener, ainsi que toi, sur la page incolore de ma vie la soie rose de sa tunique. »

Pourtant, il fallait me remettre à l'ouvrage et je me surpris adoucissant ma voix pour raisonner cette... misère : « Vois, petite, sur ce papier, ces points noirs, humides et reluisants sous la lumière

de la lampe ; pour toi, ce sont autant de mâres où tu souillerais tes jambes si belles et si fines que je les vois à peine... tiens, va plutôt vagabonder parmi les fleurs ».

Et approchant du mur mon buvard, j'attendis, patiente, qu'elle voulût y grimper.

Quelques instants encore je la suivis de l'œil, furetant dans les dessins fanés de la tapisserie ; bientôt, ma pensée se perdit comme elle, caracolant dans le dédale du rêve, courant avec l'espoir ou fléchissant sous le doute.

Les yeux du petit Jean

Notre nacelle glissait sur l'onde bleue de la rivière Lorette...

Tout à coup, un son grave et métallique passa dans l'air, au-dessus de nos têtes ; c'était la cloche d'une chapelle voisine qui envoyait dans le ciel un appel mélancolique : « Tiens, fis-je, déjà quatre heures ; l'on enterre le petit Jean. »

Et je me pris à rêver d'un chérubin entrevu quelques heures auparavant, rigide dans son berceau. J'avais été frappée par ses traits d'une régularité sculpturale, et surtout par ses grands yeux noirs restés ouverts, qui semblaient vivre encore avec je ne sais quelle idéale et sublime expression.

Je ne le connaissais pas ; c'est dans son linceul qu'il m'avait été donné de le voir pour la première fois ; et pourtant j'éprouvais comme une vague tristesse née d'une vive sympathie.

Était-ce à cette fleur cueillie prématurément, ou bien à la touchante douleur de la grand-mère penchée sur la couche funèbre que s'en allaient mes regrets ?

Le spectacle de cette vieille femme cherchant à contenir l'intensité de son chagrin, m'avait profondément remuée. J'aurais voulu la consoler, mais qu'aurais-je pu lui dire ?

« Le bon Dieu vous donnera un autre ange à chérir », avait murmuré mon amie. Et la pauvre aïeule, secouant sa tête grise, avait répondu : « Non, je n'en aimerai jamais un autre autant que lui !... Si vous saviez comme il était intelligent et câlin !... Il me connaissait entre tous... il essayait de parler quand il me voyait... il me tendait ses menottes roses !...

Depuis une heure déjà, notre nacelle glissait sur l'onde bleue de la rivière Lorette.

Ma pensée me reportait devant la frêle dépouille du petit inconnu.

Il était divinement beau, dans la froide

immobilité de la mort ; il était beau comme ces tendres éphèbes que les sculpteurs de l'antiquité ont immobilisé pour l'admiration des siècles, dans la majesté du marbre.

Ses traits délicats, pourtant si purs, révélaient à l'observation la fugitive empreinte de la douleur. Les être humains dont l'existence compte à peine quelques aurores, doivent-ils donc, eux aussi, acquitter par la souffrance leur dette envers la vie ?

Ô ses yeux restés ouverts ! ses pauvres yeux mignons !... Leurs paupières bleutées voilaient doucement l'émail à peine terni des prunelles qui conservaient dans cette ombre à la fois si profonde et si légère, un peu de leur limpidité ; parce que rien n'avait sali leur pureté divine sur la terre, l'ange du trépas semblait les avoir à peine effleurés de son aile... Et maintenant, ouverts à leur éternité, il y avait du ciel en eux.

Que voyaient-ils, les yeux du petit Jean !... Pleins de l'immense mystère de l'au-delà, fixes dans une sereine extase, ils contemplaient sans doute quelque chose, bien loin, bien loin, par delà

les noirs éthers... Dans quels abîmes allait donc se perdre ce regard qui venait des abîmes de la mort !...

Depuis des heures, notre nacelle glissait sur l'onde bleue de la rivière Lorette.

Cet ouvrage est le 662^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.